

Ai Weiwei

DANS LA PEAU
DE L'ÉTRANGER

En guise de manifeste

traduit de l'anglais
par Béatrice Commengé

ACTES SUD

NOTE LIMINAIRE À L'ÉDITION FRANÇAISE

La pandémie de Covid-19 a fait toucher du doigt la condition de réfugié à une grande partie de l'humanité. Beaucoup se sont retrouvés sans emploi, séparés de leurs amis et de leur famille. Il ne leur a pas été possible d'accompagner leurs proches dans la maladie, de leur tenir la main, de recueillir leurs dernières paroles. Ni même d'assister à leurs funérailles. Tel est le sort ordinaire du réfugié, qui n'est ni reconnu ni accepté par la société.

Mais il ne suffit pas de s'intéresser au coronavirus pour comprendre cette condition et appréhender son caractère dévastateur. Les conditions de vie des réfugiés sont inacceptables, inhumaines et désespérantes. Il y a d'ailleurs peu d'espoir à fonder, notamment dans la prétendue société civile : les réfugiés ont été laissés pour compte ; pis ils ont été rejetés par l'Europe et par l'Amérique. On les considère comme le rebut de la société. La Covid-19 a eu au moins le mérite de rappeler ce qu'est une

mise en quarantaine et que certains êtres passent des décennies – voire des générations – dans cette situation.

Hier, on nous a signalé le premier décès dû à la pandémie dans le camp de réfugiés de Cox's Bazar au Bangladesh. J'ai visité ce camp à plusieurs reprises. Il est absolument impossible d'y observer la moindre "distanciation physique". C'est le propre des camps. Les réfugiés n'y sont guère individualisables, mais ils ont une même identité en partage. Ils forment un organisme unique, et chaque personne qui le compose court un risque élevé de tomber malade et de contaminer tout le monde. Ils n'ont pas suffisamment accès aux soins médicaux ni aux produits d'hygiène.

Ce danger qui les menace tout particulièrement requiert notre adhésion à ce principe d'humanité : toucher aux droits de quelques-uns, c'est toucher aux droits de tous. Ce serait un échec complet, et profondément honteux, d'avoir perdu tant de vies dans la pandémie sans avoir retenu cette leçon fondamentale.

AI WEIWEI,
2 juin 2020.

PROLOGUE

UNE HISTOIRE QUI DÉPASSE MA PROPRE HISTOIRE

Au cours de ma vie, j'ai donné de très nombreuses interviews – des centaines peut-être. Mais ces conversations sous forme de questions-réponses sont souvent fragmentaires et renvoient à des situations bien spécifiques et momentanées. Elles ne reflètent jamais que des parcelles de la réalité.

Un livre, en revanche, offre la possibilité de graviter autour de nos pensées et de les présenter dans leur complexité. C'est pourquoi j'aimerais faire du lecteur le témoin de la naissance de ces pensées et de la manière dont elles se transforment en actions. Rendre ce processus visible compte beaucoup pour moi.

Sans pensées, je suis une page blanche – pour l'instant. Ce qui revient à dire que mon Moi du moment n'existe pas (encore). Je dois donc, d'abord et avant tout, partir à la recherche de moi-même. Ensuite – dans l'hypothèse où je me serais trouvé –, dire au lecteur *qui* je suis.

Comment ai-je procédé pour me trouver ? Mon chemin passe par l'autre, par l'intérêt que je porte aux autres. En réalisant *Human Flow*, j'ai traité de la migration des réfugiés à l'échelle mondiale. Cette entreprise m'a profondément influencé, même si j'avais déjà abordé certains aspects de ladite "question des réfugiés" dans mes travaux précédents.

J'aimerais aussi profiter de ce petit livre pour laisser vagabonder mes pensées : que pouvons-nous dire de la relation entre les êtres, qu'ils soient réfugiés ou "indigènes" ?

Nous appartenons *tous* au "cosmos des réfugiés". Nous avons tous été réfugiés à un moment ou l'autre du passé, ou nous avons contribué à produire des réfugiés : tantôt victimes, tantôt responsables.

Cette filiation est indéniable. Et n'est-ce pas notre connaissance si imparfaite de nous-mêmes, associée à un complexe de supériorité, qui a ouvert la voie au drame des réfugiés ? Notre présomption hypocrite à nous voir différents des réfugiés est un des agents de la catastrophe.

Faire preuve d'humanité n'est pas quelque chose d'abstrait. Cela devient concret et évident précisément lorsque cette preuve disparaît.

Chaque fois que, dans une région donnée, des êtres humains sont blessés, nous sommes tous blessés.

Et nous voilà au cœur d'une histoire qui dépasse largement ma propre histoire.

UNE ENFANCE SANS FOYER

Mon plus ancien souvenir est une phrase de mon père : “Il faut partir, aller plus loin.” Pourtant, nous étions déjà très loin, quelque part dans l’Ouest de la Chine.

Mon père, le poète Ai Qing, fut emprisonné l’année même de ma naissance, lors d’une purge dite du “mouvement anti-droitier”, puis condamné à l’exil. Il fut contraint de quitter Pékin et n’eut pas le droit d’écrire le moindre mot pendant vingt ans.

La région où nous avons été déportés était essentiellement peuplée d’Ouïghours. Nous ne possédions rien, pas même un lit. Et il y avait toujours un moment où cette petite phrase parvenait à mes oreilles : “Il faut partir, et partir tout de suite.” Partir encore plus loin, vers encore plus d’incertitude.

Une fois de plus, dans ce déplacement involontaire, nous ne pouvions emporter que des couvertures... et du charbon. Nous avons peur de trouver

le froid dans cette nouvelle contrée et craignons de ne pouvoir nous chauffer. Je me souviens que je voyageais dans le camion assis sur un minuscule tas de charbon.

Voilà ce que c'est que de devoir quitter un endroit qui, aussi étranger et inhospitalier fût-il, était malgré tout devenu un peu familier ; être obligé, une fois encore, de continuer à avancer dans l'incertain. Et ne rien posséder, ou presque rien. Poursuivre son chemin, mais un chemin sans issue.

Une espèce de non-statut ou de demi-existence. Car, pour un être humain, ne rien posséder signifie ne pas avoir quelque chose à protéger, ou pour lequel se battre, quelque chose qui, pour le meilleur ou pour le pire, constitue une partie de sa vie.

Aujourd'hui encore, chaque fois que j'entends les mots "famille" ou "foyer", je revois ce vieux camion cabossé et moi, enfant, l'air perdu sur mon tas de charbon.

Impossible, avec ce genre de vie, de créer un vrai foyer. Sans compter que les persécutions et discriminations se poursuivaient dans le village où nous avions atterri. Aujourd'hui, on parlerait de "migration forcée", mais la formule est bien trop théorique. Voici ce qu'était la réalité :

Mon père a été pourchassé, insulté et battu en pleine rue. Certains lui versaient de la terre ou de l'encre sur la tête. On lui imposait, par exemple, les tâches les plus dures et les plus humiliantes,

comme de nettoyer les toilettes publiques. Or il s'agissait de zones rurales extrêmement primitives – sans eau, ni papier-toilette, rien que du sable et de la boue.

Aujourd'hui encore, je suis poursuivi par les images de ce monde hostile et j'entends les cris et les malédictions des villageois. Cette expérience précoce de dégradation quotidienne m'a profondément marqué. Elle explique peut-être pourquoi je peux me mettre dans la peau de l'étranger perçu comme un danger par son entourage et par la société.

Pourtant, à cette époque, nous ne nous considérons pas comme des *réfugiés* et, à nos yeux, il n'y avait rien de romantique ni d'héroïque dans notre situation. On nous appelait tout simplement "ennemis de l'État" ou "ennemis du peuple". Nous n'avions aucun statut et ce manque de statut pouvait toujours augmenter d'un cran.

Mais le pire, c'était de ne pas avoir de voix pour dire *qui* nous étions. Ce dont souffrent aussi les personnes déplacées de nos jours. L'expérience est universelle.

Le plus déconcertant, malgré tout – serait-ce le fruit d'une logique machiavélique ? –, c'est que tous ces mécanismes d'exclusion sont restés les mêmes, quels que soient l'époque et le lieu. Au début, celui qui vient d'ailleurs est présenté comme un marginal, une sorte de clandestin. De là, il n'y a qu'un pas

pour le percevoir comme un danger, une menace pour les autres, les soi-disant “normaux”.

Il suffit de si peu pour convaincre une majorité que vous n'en faites pas partie ! Pourtant, cette fiction de l'étranger menaçant, il a bien fallu que quelqu'un l'invente un jour. Et ce quelqu'un pourrait être n'importe qui – vous tout aussi bien que moi.

C'est une chose qu'il faut toujours garder à l'esprit pour ne pas tomber dans le piège qu'on vous tend. Les exclusions sont les premiers et les principaux ingrédients de la haine dans ce monde, et elles en sont aussi les fruits.

Personne n'est immunisé contre cela, pas plus les victimes que les instigateurs.

Cette forme de haine peut s'abattre sur n'importe quel être humain, à coups de blessures ou de diffamations. On commence par perdre sa réputation, puis son existence. On est mis au ban de la société et souvent de sa propre vie. L'aide et la solidarité sont, dans ce cas, plus rares encore que des pierres précieuses.

Et celui qui vous aide dans une telle situation, ou qui éprouve simplement de la compassion pour vous, prend le risque d'être considéré comme un traître, et banni à son tour.

Ce mécanisme existe depuis la nuit des temps, mais il n'est pas *simplement* atavique. Aujourd'hui, au sein de nos démocraties modernes, il réapparaît avec une efficacité redoutable : un homme

politique qui se montrerait trop solidaire du sort des réfugiés pourrait devenir une menace pour ses confrères, toujours soucieux de conserver leur électorat.

Toutes ces expériences m'ont accompagné depuis ma naissance jusqu'à mon vingtième anniversaire, date à laquelle mon père a été réhabilité. Nous avons alors pu regagner Pékin. Mais tout ce qui s'était passé allait avoir sur moi une influence pour la vie. Qui a été réfugié restera toujours un réfugié. Même après avoir été autorisé à "s'intégrer", même si sa situation s'est améliorée.

J'ajouterai que ce genre d'amélioration ne fait que renforcer le sentiment d'être "existentiellement" un étranger. C'est du moins ce que j'ai éprouvé et aussi la raison pour laquelle j'ai immédiatement saisi l'occasion qui me fut donnée de partir en Amérique. Là-bas s'est ouvert un nouveau chapitre de ma vie de réfugié, sous d'autres auspices bien évidemment.

Vivre entre deux mondes engendre un sentiment permanent d'extranéité. Ce n'est ni confortable ni vraiment libérateur. Cela vous prive de toute sécurité et vous donne l'impression, au quotidien, qu'une distance énorme s'est creusée entre vous et la société et sa culture. Un simple changement de vos conditions de vie ne transformera jamais ce fossé en pont.